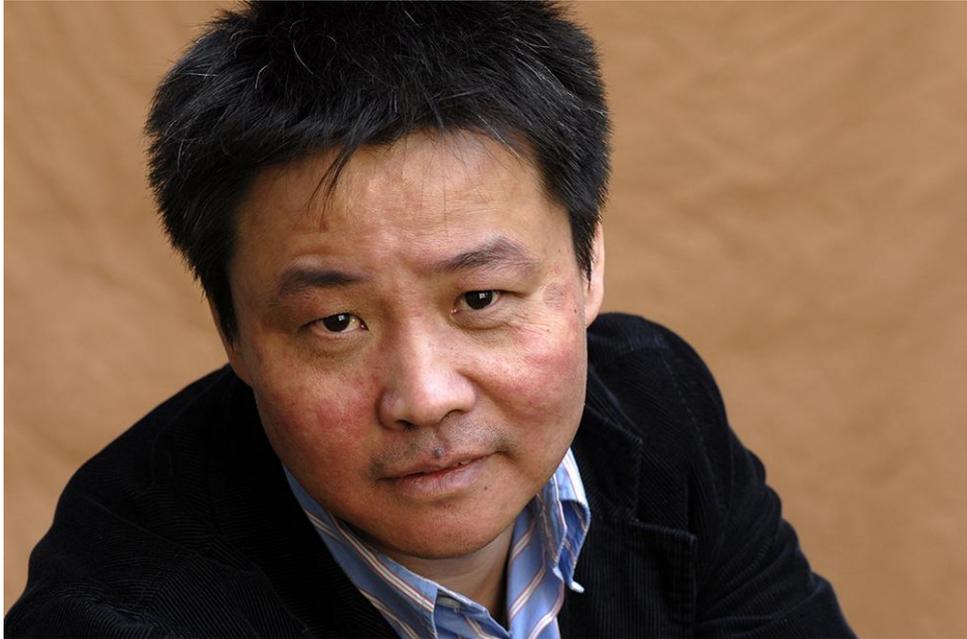


Portrait : L'écrivain chinois Yu Hua dissèque sa nation au scalpel Marine Landrot, Télérama, 21 décembre 2014



Ancien dentiste se présentant lui-même comme peu lettré, Yu Hua revitalise la littérature chinoise à travers des fictions truculentes et subversives. Son dernier roman, “Le Septième Jour”, raconte les tribulations d’un mort sur les traces de sa mémoire...

Grandir dans les odeurs de chair malade et de produit désinfectant peut être propice à la vocation d'écrivain. Yu Hua et Gustave Flaubert en sont la preuve. Chacun a passé son enfance dans l'hôpital où travaillait son père chirurgien. Chacun a raconté ses souvenirs de petit garçon vivant à proximité des cadavres ou des corps en souffrance.

Yu Hua se réjouit de ce point commun avec l'auteur de *Madame Bovary*, l'un de ses romans préférés, découvert en 1977, à l'âge de 17 ans, en même temps que les œuvres de Tolstoï, Balzac ou Dickens, « *qui débarquèrent dans la librairie de notre petit bourg et firent autant sensation qu'aujourd'hui une star de la chanson qui se produirait au fin fond d'un trou perdu* ».

Contrairement à Flaubert, Yu Hua, qui a grandi dans la province de Zhejiang, ne semble pas avoir souffert de cette atmosphère morbide, tout au contraire. Dans *La Chine en dix mots* (1), essai aussi personnel qu'engagé sur l'évolution de son pays, il confesse même avoir souvent fui sa chambre d'enfant pour faire la sieste à la morgue voisine, les jours de canicule.

Le rire est son masque de chirurgien

Devant sa bouille joviale, ses éclats de rire en cascade et sa verve, on jurerait plutôt qu'il est né dans une famille de clowns. Le rire est son masque de chirurgien, son accessoire indispensable pour disséquer sa nation au scalpel, dans des romans comme *Vivre !* (adapté au cinéma par Zhang Yimou) ou *Brothers*, pavé truculent sur l'histoire de deux frères, passant des affres de la Révolution culturelle à la griserie capitaliste de la Chine d'aujourd'hui par la magie de la fabrication de soutiens-gorge révolutionnaires : « *Petit, j'ai vu tant de gens sur la table d'opération, tant d'amas de chair sanguinolente déversés par les infirmières dans l'étang voisin, tant de cas médicaux spectaculaires que, désormais, plus rien ne me surprend. Je suis prêt à affronter les réalités les plus dures et les plus guignolesques, avec sang-froid et recul. Cela m'a aidé à écrire d'une façon directe, parfois crue, tout en gardant une certaine distance.* »

Yu Hua partage une particularité avec un autre écrivain français, son contemporain Jean-Marie Chevrier : il a commencé comme dentiste. « *Je crois que j'ai pratiqué plus de dix mille extractions de dents pendant mes cinq ans de carrière !* » se vante-t-il aujourd'hui. C'est en apostrophant des employés de la maison de la culture qu'il voyait se promener tranquillement sous les fenêtres de son cabinet pendant qu'il travaillait d'arrache-dents que Yu Hua découvrit qu'il existait un métier permettant de marcher le jour : écrivain. Une reconversion s'imposa à lui.

N'y voyez aucun goût pour l'indolence, plutôt la révélation de la possibilité de concilier engagement et détente, création et liberté. De sa faible connaissance des caractères chinois indispensables à la littérature chinoise classique, Yu Hua fit un atout. Un peu comme Haruki Murakami au Japon, il dynamisa l'écriture traditionnelle de son pays, avec un style plus simple, plus moderne, plus quotidien. Quand un professeur d'une université américaine le félicita pour la sobriété de sa langue, proche selon lui de celle de Hemingway, Yu Hua répondit : « *C'est sans doute parce que Hemingway ne connaissait pas beaucoup de mots non plus !* »

La littérature passe entre les mailles du filet de la censure

S'il déplore que la censure soit toujours très rigoureuse en Chine, il reconnaît que la littérature peut passer désormais entre les mailles du filet : « *Contrairement aux films, qui doivent obligatoirement se soumettre à la censure centrale avant de sortir, les livres n'ont plus besoin du visa de l'État, ils paraissent selon le bon vouloir des éditeurs, qui sont leurs propres censeurs. Deux grandes maisons d'édition m'ont dit qu'elles n'osaient pas publier mon dernier roman, Le Septième Jour, mais elles ont eu le tact de ne pas en parler publiquement. Sinon, personne n'aurait eu le courage de les contredire. J'ai finalement trouvé un petit éditeur qui m'a fait confiance et l'a pris sans même le lire. Il s'est tout de suite vendu à sept cent mille exemplaires.* »

Le livre raconte les sursauts de mémoire d'un mort qui erre sans sépulture et rencontre d'autres défunts, victimes des travers de la société chinoise : de jeunes parents ensevelis sous les gravats des démolitions forcées, les employés d'un centre commercial tués par un incendie passé sous silence pour protéger les élus locaux...

Un grand roman sur la mémoire, qui resurgit toujours malgré les tentatives d'étouffement les plus sournoises, que Yu Hua s'ingénie à déjouer : « *La mémoire est un mode de pensée qui consiste à retoucher en permanence. Quand on se remémore le passé, on le corrige toujours un peu, on l'arrange inconsciemment pour qu'il soit en conformité avec ce qu'on vit dans le présent. En Chine, on pratique cela à outrance. Notre plus grand problème aujourd'hui n'est pas l'amnésie, mais la falsification du passé. Mon pays continue de réécrire l'Histoire comme une fiction glorieuse, où les événements de Tian'anmen, la Révolution culturelle ou la famine du Grand Bond en avant sont passés sous silence. Moi-même, j'écris pour garder une trace du monde, pour transmettre la réalité actuelle aux lecteurs à venir. Quand j'ai commencé le premier chapitre de La Chine en dix mots, j'ai su que ce livre serait trop subversif pour être publié chez nous. Mais j'ai quand même continué à l'écrire, pour une publication qui viendra forcément un jour, même lointain.* »

Loin de lui la tentation de voir la littérature comme un remède

Yu Hua croit aux forces du temps, qui change les regards. Enfant, il avait en horreur les œuvres de Lu Xun, un auteur que Mao avait placé au plus haut à l'époque de la Révolution culturelle. Et voilà qu'en 2006, au gré d'une nouvelle lecture, il s'est aperçu qu'un immense écrivain, en avance sur son temps, se cachait sous cette figure officielle, qui avait grandement pâti de trouver grâce aux yeux du leader chinois.

Lu Xun est même devenu le maître à penser de Yu Hua, pour son indépendance et sa force contestataire. Au point qu'il regrette qu'on ne le fasse plus lire dans les classes élémentaires en Chine : « *Les autorités prétendent que ses textes sont trop ardues pour la jeunesse actuelle. En réalité, elles savent que les œuvres de Lu Xun sont un défi au pouvoir. Tout ce qu'il dénonçait à son époque, la corruption, l'emprise de l'argent, est devenu pire aujourd'hui. Le lire développerait le sens critique de la jeune génération.* »

Loin de Yu Hua la tentation de voir pour autant la littérature comme un remède : « *Nous sommes tous membres de la société, et donc tous responsables de ses maux. Quand la société est malade, moi aussi je participe à cette maladie. Dans la société chinoise, il n'y a que des malades, et il n'y a pas de médecin. J'écris à la manière d'un malade.* »

Un SMS tombe sur le téléphone portable de Yu Hua. Un copain lui envoie une blague politique, qui lui arrache un rire. « *Désolé, c'est intraduisible, trop compliqué à expliquer.* » L'humour, secret bien gardé de la médecine chinoise, Yu Hua se l'auto-administre à haute dose...

(1) Tous les livres de Yu Hua traduits en français sont publiés chez Actes Sud.

A lire : *Le Septième Jour (Di qi tian)*, traduit du chinois par Angel Pino et Isabelle Rabut, éd. Actes Sud, 270 p., 22 €.